

VOLTAIRE, HISTORIEN DES TEMPS MODERNES

Nicholas Cronk

Institut d'études avancées de Paris

Voltaire [...] fut dans l'histoire le premier des modernes, le fondateur d'une école nouvelle où il compte des maîtres parmi ses disciples.

(M.-J. Chénier)

La raison des Lumières s'affine, on le sait, par le voyage¹. Voltaire a beaucoup voyagé avant de s'établir à Ferney, essentiellement dans des pays protestants – le voyage à Rome reste toujours un beau rêve, trop beau pour être réalisé² –, mais il ne semble jamais avoir été tenté d'écrire une simple relation de voyage. Les voyages lui servent de prétexte pour construire des fictions : dans sa correspondance tout d'abord, ou bien pour ce qui est des voyages fantastiques des contes, inspirés dans une grande mesure par le modèle classique de Lucien³, comme ce *Voyage du baron de Gangan* qui deviendra *Micromégas*. Plus complexes et plus osées sont des œuvres comme les *Lettres philosophiques*, ou bien *Paméla*, qu'on pourrait appeler de fausses relations de voyage, c'est-à-dire des fictions élaborées à partir de vrais voyages effectués par Voltaire. Ce sont toujours les voyages métaphoriques qui comptent pour Voltaire. Ces voyages métaphoriques ont lieu dans le temps autant que dans l'espace, et en réfléchissant sur l'œuvre historique de Voltaire, je souhaite me focaliser plus précisément sur ses écrits sur l'histoire, c'est-à-dire sur ses réflexions sur le bon usage d'entreprendre des voyages dans l'histoire. Je me propose donc d'examiner la façon dont Voltaire envisage le voyage dans l'histoire et la façon dont il négocie l'espace entre le présent et le passé.

- 1 Voir Silvia Mattei, *Voltaire et les voyages de la raison*, Paris, L'Harmattan, 2010 ; W. H. Barber, « Voltaire: travel and travellers' tales », dans J. Renwick (dir.), *L'Invitation au voyage: studies in honour of Peter France*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 65-74.
- 2 Voir John D. Leigh, « Voltaire and the voyage to Rome », dans E. Joe Johnson et Byron R. Wells (dir.), *An American Voltaire: Essays in Memory of J. Patrick Lee*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2009, p. 253-272.
- 3 Voir Nicholas Cronk, « Voltaire, Lucian, and the philosophical traveller », dans J. Renwick (dir.), *L'Invitation au voyage, op. cit.*, p. 75-84.

Voltaire historien représente un paradoxe intéressant. L'importance de ses œuvres historiques n'est plus à prouver, et son influence sur d'autres historiens de l'époque des Lumières a été très tôt reconnue. Lorsque Peter Gay déclare que Voltaire et les autres historiens des Lumières ont opéré une « révolution » dans l'art d'écrire l'histoire⁴, il ne fait que répéter ce que Condorcet avait déclaré à propos de l'*Essai sur les mœurs*, à savoir que Voltaire « a l'honneur d'avoir fait, dans la manière d'écrire l'histoire, une révolution dont à la vérité l'Angleterre a presque seule profité jusqu'ici. Hume, Robertson, Gibbon, Watson, peuvent, à quelques égards, être regardés comme sortis de son école⁵ ». Et pourtant nous sommes aujourd'hui gênés par cette réputation. Nous avons parfois de la peine à définir l'originalité de Voltaire historien, car lorsqu'il entreprend une critique des sources, par exemple, ou lorsqu'il insiste lourdement sur la distinction entre fable et vérité, sa méthode peut nous paraître évidente, donc inintéressante. Comme le dit Suzanne Gearhart, « Si Voltaire pose une difficulté au lecteur moderne, ce n'est souvent pas parce que ses idées semblent surannées et bizarres, mais parce qu'elles semblent si évidentes qu'elles paraissent banales⁶ ». Pire, on trouve Voltaire historien trop polémique, ainsi que superficiel – on se rappelle le mot acerbe de Gibbon dans *Decline and Fall*, selon lequel Voltaire « jette un regard pénétrant et vif sur la surface de l'histoire⁷ ». Mais en fin de compte la critique la plus dévastatrice qu'on puisse faire à l'égard de Voltaire historien est de prétendre qu'il est naïf ; c'est d'ailleurs un reproche souvent adressé à l'historiographie des Lumières plus généralement : encore en 2005, un historien écrivait que « la vision historique des Lumières n'était pas foncièrement historique⁸ ». On constate avec force regrets que Voltaire décrit le passé à l'aune du présent, et qu'il n'hésite pas à moraliser en portant sur le passé des jugements qui sont délibérément modernes, et bien sûr on le qualifie de « naïf ».

Ce réflexe intellectuel qui consiste à lire le passé à la lumière du présent correspond à ce que les historiens d'aujourd'hui appellent souvent « le présentisme ». Dans deux articles récents, Pierre Force renouvelle complètement

4 Peter Gay, *The Enlightenment: an interpretation*, New York, Norton, 1969, t. II, p. 369.

5 Condorcet, *Vie de Voltaire*, M, t. 1, p. 244.

6 « If Voltaire poses a difficulty to the modern reader, it is often not because his ideas seem antiquated and bizarre, but because they seem so self-evident as to be banal » (*The Open Boundary of History and Fiction: a critical approach to the French Enlightenment*, Princeton, Princeton University Press, 1984, p. 38).

7 « [Voltaire] casts a keen and lively glance over the surface of history » (cité par J. G. A. Pocock, *Barbarism and Religion*, t. II, *Narratives of Civil Government*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 153).

8 « The historical outlook of the Enlightenment was not genuinely historical » (Tej Ram Sharma, cité par Sophie Bourgault et Robert Sparling, « Introduction », dans S. Bourgault et R. Sparling [dir.], *A Companion to Enlightenment Historiography*, Leiden, Brill, 2013, p. 1).

le débat autour de cette question⁹. Il passe en revue les grands historiens des idées de l'époque des Lumières qui ont qualifié l'approche de Voltaire de « naïve », comme Cassirer, qui prétend que Voltaire fait montre d'une « téléologie naïve », ou comme Peter Gay, qui suggère que l'approche historique des philosophes « a fini par sembler naïve¹⁰ ». Et contre cette idée reçue, Pierre Force montre avec conviction que le présentisme chez Voltaire est quelque chose d'essentiel et qui caractérise l'originalité et même la cohérence de son approche historiographique :

I contend [...] that understanding Voltaire's preference for modern history is the key to understanding what was new about his approach. Voltaire developed a new conception of the relationship between the past and the present, which can be seen in: (1) a deliberate focus on modern history as opposed to ancient history, (2) an adamant refusal to 'make allowances for time' in judging the past, and (3) extreme selectiveness in determining the relevance of past events to universal history¹¹.

Je voudrais prolonger la discussion lancée par Pierre Force en examinant de plus près l'ensemble des écrits de Voltaire qui portent sur la théorie de l'histoire, afin de mieux cerner la place qu'ils occupent dans sa pensée. Je laisserai de côté les innombrables préfaces et autres textes polémiques qui défendent les œuvres historiques contre des critiques ponctuelles¹² pour me concentrer uniquement sur les écrits portant sur l'historiographie au sens strict. Les textes principaux portant sur l'historiographie sont les suivants (les dates données sont celles de la première publication) :

- 1742 *Remarques sur l'histoire* (OCV, t. 28B [2008])
- 1744 *Nouvelles considérations sur l'histoire* (OCV, t. 28B)
- 1744 « Sur l'histoire », dans *Conseils à un journaliste* (OCV, t. 20A [2003])
- 1764 « De l'histoire », dans *Contes de Guillaume Vadé* (OCV, t. 57B [2014])
- 1765 « Histoire », dans *Encyclopédie*, t. VIII (OCV, t. 33 [1987])
- 1765 « Historiographe », dans *Nouveaux mélanges*, t. II (OCV, t. 33)

9 Voir Pierre Force, « Voltaire and the necessity of modern history », *Modern Intellectual History*, n° 6 (2009), p. 457-484 ; et « Croire ou ne pas croire : Voltaire et le pyrrhonisme de l'histoire », dans Éric Méchoulan (dir.), *Érudition et fiction*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 51-64.

10 « *has come to seem naïve* » ; cités par P. Force, « Voltaire and the necessity of modern history », art. cit., p. 460.

11 « Je maintiens [...] que comprendre la préférence de Voltaire pour l'histoire moderne est la clé pour comprendre ce qui était nouveau dans son approche. Voltaire a développé une nouvelle conception des relations entre le passé et le présent, qui est manifeste dans : (1) une concentration délibérée sur l'histoire moderne plutôt que l'histoire ancienne, (2) un refus absolu de faire des concessions en jugeant le passé, et (3) une sélection étroite en déterminant les événements du passé qui ont une pertinence pour l'histoire universelle » (P. Force, « Voltaire and the necessity of modern history », art. cit., p. 462).

12 Sur ces textes, voir Síofra Píeirse, « Voltaire: polemical possibilities of history », dans S. Bourgault et R. Sparling (dir.), *A Companion to Enlightenment Historiography*, op. cit., p. 153-187, ici p. 161-162.

- 1765 « De l'utilité de l'histoire », dans *Nouveaux mélanges*, t. III (M, t. 19)
 1765 *La Philosophie de l'histoire* (OCV, t. 59 [1969])
 1771 « De l'histoire », dans *Questions sur l'Encyclopédie* (OCV, t. 42A [2011])

76

Un premier constat tout simple : ces textes, qui s'échelonnent sur une période d'une trentaine d'années, sont remarquables par leur nombre et leur cohérence. Les *Conseils à un journaliste*, qui contiennent une section « Sur l'histoire », remontent à la fin des années 1730 (même s'ils furent publiés plus tard, en 1744) ; et Voltaire juge toujours à propos d'inclure un long article « De l'histoire » dans les *Questions sur l'Encyclopédie* en 1771. Jusqu'à présent, la tendance a été de commenter ces textes séparément, pour identifier des arguments particuliers, comme par exemple lorsqu'on considère que, dans ses *Remarques sur l'histoire*, Voltaire règle ses comptes avec l'*Histoire ancienne* de Rollin ; ce qui n'est pas faux, bien sûr, mais lorsque nous regardons ces textes comme un ensemble, il en ressort que la réflexion historiographique chez Voltaire est soutenue et de longue durée. Cette réflexion historiographique connaît deux moments forts en fait, le premier dans les années 1742-1744, le second autour de 1765, et chacun de ces moments correspond à une étape décisive dans le développement de la pensée voltairienne.

LES ANNÉES 1740 : VOLTAIRE HISTORIEN MODERNE / HISTORIEN DES MODERNES

Regardons d'abord les trois textes qui paraissent entre 1742 et 1744 : il s'agit des *Remarques sur l'histoire* (1742), des *Nouvelles considérations sur l'histoire* (1744) et des *Conseils à un journaliste* (1744). Ces opuscules sont certes liés aux œuvres historiques en chantier à Cirey : *Le Siècle de Louis XIV*, bien sûr, mais aussi l'*Essai sur les mœurs*, dont les premiers chapitres paraissent dans le *Mercur* en 1745 et 1746 ; et l'*Histoire de la guerre de 1741*, commencée dès 1745. Ces trois textes historiographiques possèdent en outre un rôle stratégique étroitement lié à cette période, car au cours de ces années-là Voltaire cherche toujours à se recréer un statut d'auteur, suite à la catastrophe de la censure des *Lettres philosophiques*. Après avoir échoué dans ses tentatives d'être nommé secrétaire de l'Académie des sciences, il vise maintenant le poste d'historiographe (auquel il sera effectivement nommé en 1745). Et notons en passant que Voltaire sera nommé *historiographe de France* et non pas, comme on le dit parfois, *historiographe du roi* ; les deux titres existaient en parallèle, et il est impossible de savoir si la nomination de Voltaire comme historiographe *de France* plutôt que comme historiographe *du roi* était ou non un choix délibéré de Louis XV¹³... Mais

13 Voir François Fossier, « La charge d'historiographe du seizième au dix-huitième siècle », *Revue historique*, n° 258 (1977), p. 73-92 ; et « À propos du titre d'historiographe sous l'Ancien Régime », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 32 (1985), p. 361-417.

au-delà de ces considérations immédiates, il existe un thème qui est central et récurrent dans ces trois opuscules, où Voltaire insiste sur le contraste entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne, et souligne l'importance de se livrer à l'étude du monde moderne, voire du monde contemporain. Dès les *Conseils à un journaliste*, à la fin des années 1730, l'histoire ancienne en général est traitée avec mépris (même si ailleurs il admire, par exemple, Thucydide) : « On n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous sont transmis sous le nom d'*histoires*, lesquels on nous répète tous les jours, et qui ne nous importent guère¹⁴ ». Et encore dans les *Remarques sur l'histoire* (et l'attaque contre Hérodote cache évidemment une attaque contre Rollin) : « Il faut que l'homme soit bien né pour l'erreur, puisque dans ce siècle éclairé on prend tant de plaisir à nous débiter les fables d'Hérodote, et des fables encore qu'Hérodote n'aurait jamais osé conter même à des Grecs¹⁵ ». Et de continuer :

Ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'histoire, c'est l'esprit philosophique : la plupart, au lieu de discuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfants. Faut-il, qu'au siècle où nous vivons on imprime encore le conte [...] de Darius, qui fut déclaré roi par son cheval, lequel hennit le premier¹⁶.

Le texte conclut : « Un homme mûr, qui a des affaires sérieuses, ne répète point les contes de sa nourrice¹⁷ ».

En revanche, Voltaire s'obstine à mettre en valeur l'importance de l'histoire moderne. Le voici, dans les *Conseils à un journaliste* :

Inspirez surtout aux jeunes gens plus de goût pour *l'histoire des temps récents*, qui est pour nous de nécessité, que pour l'ancienne, qui n'est que de curiosité ; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle est moderne¹⁸.

Et de même dans les *Remarques sur l'histoire* :

Il me semble, que si on voulait mettre à profit le temps présent, on ne passerait point sa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conseillerais à un jeune homme d'avoir une légère teinture de ces temps reculés ; mais je voudrais qu'on commençât une étude sérieuse de l'histoire au temps où elle devient véritablement intéressante pour nous : il me semble, que c'est vers la fin du

14 OCV, t. 20A, p. 481.

15 OCV, t. 28B, p. 155.

16 *Ibid.*, p. 159.

17 *Ibid.*, p. 164.

18 OCV, t. 20A, p. 482. Je souligne.

quinzième siècle. L'imprimerie, qu'on invente en ce temps-là, commence à la rendre moins incertaine¹⁹.

Voltaire abonde dans ce sens dans les *Nouvelles considérations sur l'histoire* : « Je veux parler ici de l'histoire moderne, dans laquelle on ne trouve ni poupées qui embrassent les courtisans, ni évêques mangés par les rats²⁰ ». Il voudrait écrire une histoire utile, et dans la conclusion des *Nouvelles considérations sur l'histoire*, il parle d'écrire pour « la curiosité de quiconque veut lire l'histoire en citoyen et en philosophe²¹ ».

À qui veut l'entendre, Voltaire ne cesse de déclarer l'originalité de son projet historique : il voudrait écrire, non pas l'histoire des rois, mais l'histoire d'une culture, l'histoire des mœurs en somme – il avait déjà formulé une ambition semblable pour ses *Lettres sur les Anglais*. Cette détermination à donner naissance à l'histoire culturelle semble faire de Voltaire un pionnier, et Jacques Le Goff n'hésite pas, en citant les *Nouvelles considérations sur l'histoire*, à reconnaître Voltaire comme précurseur des historiens des *Annales*²², appellation sans doute anachronique mais qui a au moins l'avantage de laver Voltaire de l'accusation de naïveté. Certes Voltaire cherche à innover, certes son projet est radical, mais on est bien obligé de constater qu'en fin de compte il ne réalise que partiellement ses ambitions. En réalité, il existe un décalage important chez Voltaire entre la théorie et la pratique, car ni dans l'*Essai*, ni même dans *Le Siècle de Louis XIV*, il n'arrive pleinement à écrire l'histoire des mœurs telle qu'il l'avait théorisée. Dans le *Siècle*, même s'il consacre de belles pages à la littérature, il passe beaucoup de temps sur le roi et ses batailles ; et dans l'*Essai*, les quelques chapitres voués aux arts sont relativement détachés du fil narratif principal (et on pense à ce « Chapitre des arts » resté à l'état d'esquisse).

La plus grande originalité de Voltaire comme historien se trouve peut-être ailleurs, et je reviens donc à son insistance sur l'importance d'écrire l'histoire moderne. L'ensemble des textes historiographiques que nous avons identifié a très clairement une valeur de manifeste. Dans une perspective immédiate, nous

19 *OCV*, t. 28B, p. 161.

20 *Ibid.*, p. 179.

21 *Ibid.*, p. 183. Voltaire connaissait les *Lettres sur l'histoire* de Bolingbroke (voir ci-dessous) où l'on trouve une idée semblable. Lorsque Bolingbroke critique Bodin comme historien du monde antique, par exemple, il veut que l'histoire vise l'« *useful citizen* » : « J'aurais peur que cette Méthode de Bodin ne nous fit prendre le même chemin, ou quelque autre aussi mauvais, qu'elle ne nous laissât point de tems pour agir, ou qu'elle ne nous y rendît malhabiles. Un très-gros recueil où l'on auroit ramassé toutes les paroles & les faits remarquables qui se trouvent dans l'Histoire pourroit mettre un homme en état de parler ou d'écrire comme Bodin, mais jamais il ne le rendroit plus honnête homme, ni plus capable de procurer, en bon Citoyen [en anglais, « *an useful citizen* »], la sureté, la paix, la prospérité ou la grandeur de la société à laquelle il appartient » (*Lettres sur l'histoire*, Lettre III, s.l., Barbeau Du Bourg, 1752, 2 vol., t. I, p. 95-96).

22 Voir Jacques Le Goff (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2006, p. 47-48.

l'avons déjà dit, en insistant sur la primauté de l'histoire moderne, Voltaire se positionne afin d'obtenir le poste d'historiographe à la cour. En second lieu, Voltaire a sans doute été influencé par l'Anglais Bolingbroke, et il semble avoir pris connaissance de ses idées bien avant la publication de ses *Lettres sur l'histoire* en 1752²³. Sur plusieurs points, ils sont en plein accord. Lorsque, par exemple, dans les *Remarques sur l'histoire*, dans le passage cité ci-dessus, Voltaire suggère qu'il faudrait commencer « une étude sérieuse de l'histoire au temps où elle devient véritablement intéressante pour nous [...] vers la fin du quinzième siècle » et l'invention de l'imprimerie, il donne voix à un lieu commun, mais il est intéressant de noter que cette proposition avait déjà été formulée en termes clairs par Bolingbroke :

Jusqu'à cette Ère, lisons l'histoire ; depuis cette ère jusqu'à notre temps, étudions-la. [...] La fin du quinzième siècle me semble faire précisément une époque telle que je l'ai décrite, pour ceux qui vivent dans le dix-huitième, et qui habitent les parties occidentales de l'Europe. Un peu avant ou un peu après ce point de temps, on vit arriver tous ces événements, et commencer toutes ces révolutions qui ont produit un si prodigieux changement dans les mœurs, les coutumes et les intérêts des nations diverses, et dans toute la police ecclésiastique et civile de ces parties du monde²⁴.

L'influence de Bolingbroke semble donc plausible, au moins pour certains détails ponctuels, mais pour bien saisir l'importance idéologique de son insistance sur l'histoire moderne – on pourrait dire l'histoire des Modernes –, il faut replacer la pensée historique de Voltaire dans un contexte plus large et plus spécifiquement français. Né sous le règne de Louis XIV – ce qu'il n'oublie jamais –, il atteint sa maturité intellectuelle dans les premières années du siècle, au moment de la Querelle des Anciens et des Modernes, et les enjeux de la Querelle s'avèrent décisifs pour sa formation intellectuelle.

En ce qui concerne l'histoire, le modèle classique hérité de la Renaissance est bien connu : l'enseignement de l'histoire a une valeur exemplaire, et il faut étudier en priorité l'histoire du monde antique, par le biais des historiens grecs et latins, comme modèles d'écrivains d'abord, ensuite pour les exemples qu'ils offrent, les *exempla* que contiennent leurs histoires²⁵. C'est la position qui

23 Voltaire possède la traduction française, *Lettres sur l'histoire*, *op. cit.* (BV455, avec notes de lecture, CN, t. I, p. 381-383). Ce livre parut tardivement, mais Voltaire a pu le connaître sous forme manuscrite. Voir J. H. Brumfitt, *Voltaire Historian*, Oxford, Oxford University Press, 1958, p. 40-45 ; et Bernard Cottret, *Bolingbroke, exil et écriture au siècle des Lumières : Angleterre-France (vers 1715-vers 1750)*, Paris, Klincksieck, 1992.

24 Bolingbroke, *Lettres sur l'histoire*, Lettre sixième, *op. cit.*, t. I, p. 259-260.

25 Voir Timothy Hampton, *Writing from History: the Rhetoric of Exemplarity in Renaissance Literature*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 1990.

est résumée par le lieu commun de Cicéron, recyclé dans tous les manuels de l'époque, *historia magistra vitae*²⁶. On reconnaît ici cette esthétique classique nommée par Thomas Pavel « l'art de l'éloignement²⁷ », où la vérité se sent et se capte lorsqu'elle est saisie avec du recul. Voltaire, par contre, voudrait tout rapprocher de lui, en jugeant le passé à l'aune du présent, et les origines de cette position se trouvent clairement au cœur de la Querelle des Anciens et des Modernes. Cette position a aussi un précédent dans le monde antique : Pierre Force note qu'en préférant l'histoire moderne, Voltaire réactive un *topos* remontant aux historiens grecs eux-mêmes²⁸ (évidemment, car Thucydide parlait d'événements contemporains...). Dans l'article « Collège » de l'*Encyclopédie*, D'Alembert défend l'utilité d'enseigner l'histoire aux enfants, « par les exemples qu'elle leur présente, et les leçons vivantes de vertu qu'elle peut leur donner », et en outre il défend l'utilité de l'histoire moderne :

80

Au reste, un homme d'esprit de ma connaissance voudrait qu'on étudiât et qu'on enseignât l'Histoire à-rebours, c'est-à-dire en commençant par notre temps, et remontant de-là aux siècles passés. Cette idée me paraît très juste, et très philosophique : à quoi bon ennuyer d'abord un enfant de l'histoire de Pharamond, de Clovis, de Charlemagne, de César, et d'Alexandre, et lui laisser ignorer celle de son temps, comme il arrive presque toujours, par le dégoût que les commencements lui inspirent²⁹ ?

Superficiellement au moins, la Querelle semble être une succession de débats, liés entre eux, portant sur des objets différents, le statut d'Homère, le caractère du discours poétique, et ainsi de suite. Mais au fond de la Querelle existe un débat fondamental sur le présentisme : pour bien comprendre Homère, est-il nécessaire de le rhabiller dans un costume moderne ou non ? Cet argument, d'origine esthétique, s'applique plus largement, et notamment dans le contexte des travaux récents de Dan Edelstein, qui souligne à quel point les arguments et les concepts qui définissent les Lumières en général trouvent leur origine dans la Querelle³⁰. Dans ce contexte, il semble évident que Voltaire doit être un Moderne, un partisan de la cause du progrès, de la raison, du raisonnable. Comme le dit Larry Norman, dans sa remarquable étude récente sur la Querelle, « la cause des Modernes est celle des Lumières : les préjugés et les superstitions

²⁶ Cicéron, *De oratore*, II, 36.

²⁷ Thomas Pavel, *L'Art de l'éloignement. Essai sur l'imagination classique*, Paris, Gallimard, 1996.

²⁸ Voir P. Force, « Croire ou ne pas croire : Voltaire et le pyrrhonisme de l'histoire », art. cit.

²⁹ *Encyclopédie*, t. III (1753), p. 637a. On pourrait se demander si l'« homme d'esprit de [sa] connaissance » n'est pas Voltaire lui-même...

³⁰ Voir Dan Edelstein, *The Enlightenment: A Genealogy*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.

qui pendant trop longtemps ont subjugué les hommes seront vaincus par la simple raison critique³¹ ». Voltaire aurait sûrement souscrit au sentiment exprimé par Perrault dans *Le Siècle de Louis le Grand* (1687) :

Je vois les Anciens sans ployer les genoux,
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous ;
[...]
Si nous voulions ôter le voile spécieux
Que la prévention nous met devant les yeux,
Et lassés d'applaudir à mille erreurs grossières,
Nous servir quelquefois de nos propres lumières,
Nous verrions clairement que sans témérité
On peut n'adorer pas toute l'Antiquité³².

Il est question ici de littérature et d'appréciation littéraire, mais on comprend comment Voltaire va facilement transférer ces idées dans le domaine de la fable et de l'histoire antique ; pour lui, un parti pris esthétique se trouve au fond de ses principes historiographiques. Il est essentiel de comprendre qu'au fond le débat de la Querelle ne tourne pas simplement autour des notions de progrès et de raison. Les Anciens apprécient Homère dans son monde d'origine, leur jugement demande en quelque sorte un voyage dans le temps, pour prendre en considération ce contexte originel. Les Modernes, en revanche, tiennent à démontrer qu'Homère peut, et doit, être modernisé et mis à la sauce moderne – c'est-à-dire que c'est Homère qui doit traverser le temps, et non pas nous. Dans son *Discours sur les Anciens* (1687), la première réponse des Anciens aux positions de Perrault, Longepierre condamne celui qui voudrait « tout ramener à son siècle » :

Car enfin il ne faut point se persuader que l'idée du vraisemblable et des bienséances soit une en tous les temps. Ne doit-on pas savoir qu'il y en a de fondées sur les coutumes, sur les opinions, sur la religion, etc. et que notre siècle est une très mauvaise règle pour juger de ces sortes de bienséances appuyées sur des fondements si peu stables et si sujets par conséquent à changer ? Quel étrange entêtement, quel renversement injuste de vouloir tout ramener à son siècle, sans pouvoir se résoudre à le perdre un seul moment de vue³³ !

31 « *the Modern cause is that of enlightenment: the prejudices and superstitions that have too long subjugated mankind will be vanquished by clear, critical reason* » (Larry F. Norman, *The Shock of the Ancient: Literature and History in Early Modern France*, Chicago/London, University of Chicago Press, 2011, p. 80).

32 *La Querelle des Anciens et des Modernes, XVII^e-XVIII^e siècles*, éd. A.-M. Lecoq, Paris, Gallimard, 2001, p. 257.

33 Hilaire-Bernard de Longepierre, *Discours sur les Anciens*, Paris, Aubouin, 1687, p. 95-96.

La même idée est défendue par Jean Boivin, dans son *Apologie d'Homère* (1715), lorsqu'il évoque « l'injustice des lecteurs, qui rappelant tout aux mœurs de leur siècle, au goût et aux idées de leur pays, ne peuvent rien souffrir qui ne soit conforme à leurs préjugés³⁴ ».

Les débats de la Querelle tournent autour de la littérature et du goût, certes, mais ils présupposent au fond un principe historique. C'est ce que comprend, longtemps après la Querelle, l'abbé Bazin, je cite son neveu, dans *La Défense de mon oncle*: « Il disait, Hérodote a bien fait d'amuser et de flatter les Grecs par ces romans et Rollin a mal fait de ne les pas réduire à leur juste valeur en écrivant pour des Français du XVIII^e siècle³⁵ ». Dans ce contexte, il pourrait sembler surprenant que la Querelle n'ait jamais accouché d'un grand théoricien de l'histoire, ni d'ailleurs d'un grand historien. Ou faudrait-il dire plutôt que la Querelle trouva son grand historien, avec un certain retard certes, en la personne de Voltaire? La place cruciale qu'occupe Voltaire dans les débats de la Querelle n'est toujours pas pleinement reconnue, sans doute parce que sa position est complexe. Dans une certaine mesure, Voltaire est un partisan des Anciens, notamment en ce qui concerne l'importance de la poésie, et toute sa vie, il restera un ardent défenseur des vers. Mais dans d'autres domaines, et notamment à propos de la science et de l'histoire, c'est un Moderne avéré – et il envisage l'éventualité d'une révolution à venir sur la façon d'aborder l'histoire, semblable à celle qu'avait connue la science au XVII^e siècle:

82

Peut-être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'histoire ce qui est arrivé dans la physique. Les nouvelles découvertes ont fait proscrire les anciens systèmes. On voudra connaître le genre humain dans ce détail intéressant, qui fait aujourd'hui la base de la philosophie naturelle³⁶.

Voltaire croit au progrès de la raison, et plus encore, il défend vigoureusement l'idée qu'il faut mettre au goût du jour les exemples, les modèles pris dans l'histoire. Les aspects de l'écriture historique de Voltaire qui ont souvent fait l'objet de critiques sévères – par exemple les jugements anachroniques qui caractérisent ses histoires (et aussi ses écrits polémiques, et même ses contes³⁷), ou bien les commentaires que fait Voltaire sur la *vraisemblance*, que certains

34 Jean Boivin, *Apologie d'Homère et Bouclier d'Achille*, Paris, Jouenne, 1715, p. 12. Voir aussi la discussion de Larry Norman, *The Shock of the Ancient*, *op. cit.*, chap. 9. Un exemplaire de l'*Apologie d'Homère* de Boivin se trouvait au château de Cirey, annoté de la main d'Émilie du Châtelet (voir Ulla Kölvig et Andrew Brown, « Émilie du Châtelet, lectrice d'une *Apologie d'Homère* », dans U. Kölvig et O. Courcelle [dir.], *Émilie du Châtelet : éclairages et documents nouveaux*, Fernel-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2008, p. 135-165).

35 *La Défense de mon oncle*, OCV, t. 64 (1984), p. 214.

36 *Nouvelles considérations sur l'histoire*, OCV, t. 288, p. 177.

37 Voir Catherine Volpilhac-Auger, « De près, de loin... Les vertus de l'anachronisme », *Littératures classiques*, n° 75 (2011), p. 141-151.

trouvent peu historiques³⁸ – sont précisément les aspects de son écriture historique qui font partie intégrante de ce présentisme que nous avons déjà évoqué. La cohérence de cette écriture s'explique par son désir, dans le contexte de ce que l'on a longtemps appelé « la crise de la conscience européenne », de se positionner comme un historien des temps modernes.

LES ANNÉES 1760 : VOLTAIRE HISTORIEN (ET) PHILOSOPHE

Voltaire fait paraître une seconde vague de textes concernant sa pensée historiographique autour de 1765, c'est-à-dire en plein milieu de la croisade contre l'Infâme, et ceux-ci ne semblent pas de prime abord en rapport avec l'utilité de l'histoire moderne. Faut-il en conclure que la pensée de Voltaire a évolué sur ce point ? C'est ce que semble suggérer J. H. Brumfitt, dans son étude pionnière *Voltaire Historian* : « Plus tard [Voltaire] s'intéresse de plus en plus à l'histoire ancienne, et même s'il garde beaucoup de son scepticisme, il montre qu'il n'accepte plus l'opinion de Bolingbroke selon laquelle le passé lointain n'a pas d'importance car il n'est pas utile dans l'immédiat³⁹ ». Il est certain que, dans ces années-là, Voltaire est de plus en plus préoccupé par l'histoire ancienne, et il importe d'examiner de plus près les textes historiographiques qui sortent de sa plume à cette période.

Fin 1755 déjà, Voltaire avait écrit à D'Alembert pour lui proposer d'écrire un article « Histoire » pour l'*Encyclopédie* : « Je me chargerais encore volontiers de l'article *Histoire*, et je crois que je pourrais fournir des choses assez curieuses sur cette partie, sans pourtant entrer dans des détails trop longs ou trop dangereux⁴⁰ ». Voltaire se donne énormément de peine pour cet article, mais il est peu satisfait du résultat et demande qu'on lui renvoie son travail⁴¹. Le sujet le passionne : « Je vous renvoie *Histoire*, mon cher grand homme [écrit-il à D'Alembert] ; j'ai bien peur que cela ne soit trop long : c'est un sujet sur lequel on a de la peine à s'empêcher de faire un livre⁴² ».

38 Voir Marc Crépon, qui à ce propos parle d'une « double philosophie de l'histoire » chez Voltaire : « La double philosophie de l'histoire de Voltaire », dans B. Binoche et F. Tinland (dir.), *Sens du devenir et pensée de l'histoire au temps des Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, 2000, p. 76-84.

39 « In later years [Voltaire] becomes increasingly interested in ancient history, and if he still retains much of his scepticism he shows that he no longer accepts Bolingbroke's view that the distant past is unimportant because it is not immediately useful » (J. H. Brumfitt, *Voltaire Historian*, op. cit., p. 44).

40 9 décembre 1755 (D6619).

41 L'article « Histoire » pour l'*Encyclopédie* est, d'après Jeroom Vercruysse, « un des articles que Voltaire a le plus élaborés » (OCV, t. 33, p. 164, note 1). Voir par exemple les lettres de Voltaire à D'Alembert du 9 octobre 1756 (D7018) ; du 29 novembre 1756 (D7067) ; du 28 décembre 1756 (D7098) ; et du 29 décembre 1757 (D7539).

42 28 décembre 1756 (D7098).

L'article a dû être achevé, dans une première mouture au moins, dès 1757, et à la fin de cette année, Voltaire demande à Diderot et à D'Alembert un autre article : « Vous me donnez l'article *Historiographie* à traiter, mes chers maîtres⁴³ ». Au début de 1758, D'Alembert écrit à Voltaire :

Je reviens à l'*Encyclopédie*. Je doute fort que votre article histoire puisse passer avec les nouveaux censeurs, et je vous renverrai cet article quand vous voudrez pour y faire les changements que vous avez en vue ; mais rien ne presse, je doute que le huitième volume se fasse jamais⁴⁴.

Bloqués par la censure qui venait de frapper l'*Encyclopédie*, ces articles de Voltaire ont traîné, et pour des raisons qui restent toujours obscures, l'article « Historiographie » ne paraîtra jamais dans l'*Encyclopédie*.

84

En 1764, dans les *Contes de Guillaume Vadé*, paraît « De l'histoire », opuscule tellement bien caché parmi les contes et autres textes que même son titre est omis de la table des matières de la première édition⁴⁵. Voltaire répète un sermon devenu familier : « Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de notre pays celle de l'histoire de nos voisins », il nous faut une certaine connaissance des cultures de la Grèce et de Rome, dit-il, mais rien de plus :

Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui quitterait Tacite et Tite-Live pour étudier sérieusement les *Mille et Une Nuits*. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables⁴⁶.

Et toujours cette préoccupation de faire de l'histoire utile : « Quelle serait l'histoire utile ? celle qui nous apprendrait nos devoirs et nos droits, sans paraître prétendre à nous les enseigner⁴⁷ ». Le début de cet article, dans une forme révisée, va reparaitre quelques années plus tard, lorsqu'il constituera l'entrée en matière de l'article « Histoire » dans les *Questions sur l'Encyclopédie*⁴⁸. L'année suivante, 1765, voit enfin la publication des derniers volumes de l'*Encyclopédie*, et l'article « Histoire », achevé depuis sept ans, est enfin publié, dans le huitième tome. La même année, Voltaire publie une œuvre polémique de la plus grande

43 29 décembre 1757 (D7539).

44 28 janvier 1758 (D7607).

45 *Contes de Guillaume Vadé*, [Genève, Cramer], 1764, p. 222-230. « De l'histoire » est omis de la Table des matières ; mais une réédition de 1764 inclut cet opuscule dans la Table. Les éditeurs de Kehl transforment ce texte dans la section II de leur article « Histoire » ; voir l'édition critique de Myrtille Méricam-Bourdet, *OCV*, t. 57B, p. 361-380.

46 *OCV*, t. 57B, p. 371-372.

47 *Ibid.*, p. 376.

48 Voir *OCV*, t. 42A, p. 195-196.

importance, *La Philosophie de l'histoire*, texte qui quatre ans plus tard, en 1769, deviendra la préface de *l'Essai sur les mœurs*.

Et toujours en 1765, il ne faut pas l'oublier, Voltaire publie ses *Nouveaux mélanges*, imprimés par Cramer en trois parties : nous y trouvons trois opuscules qui nous intéressent pour la discussion présente, et qui tous les trois renforcent en quelque sorte les leçons du grand article de *l'Encyclopédie*. D'abord, dans le tome II, nous trouvons l'article « Historiographe » qui avait été destiné dans un premier temps à *l'Encyclopédie*⁴⁹ : Voltaire, qui ne voulait rien laisser perdre, l'a enfin casé. Ensuite, dans le tome III, un article « De l'utilité de l'histoire »⁵⁰, présenté ainsi dans une note en bas de page : « Ce petit article devait être à la suite des *Considérations sur l'histoire*, mais on ne l'a retrouvé que depuis peu⁵¹ ». En réalité il s'agit d'un extrait de l'article « Histoire » de *l'Encyclopédie*, et plus précisément, l'article correspond à la sous-section de l'article qui porte le titre « De l'utilité de l'histoire », suivie de trois autres paragraphes, où nous lisons :

Il est nécessaire de remettre souvent sous les yeux les usurpations des Papes, les scandaleuses discordes de leurs schismes, la démence des disputes de controverse, les persécutions, les guerres enfantées par cette démence, et les horreurs qu'elles ont produites. [...]

Anéantissez l'étude de l'Histoire, vous verrez peut-être des Saint-Barthélemy en France, et des Cromwell en Angleterre⁵².

Peut-être que Voltaire avait prévu de sortir ce texte à un moment où il ne savait pas encore que l'article entier allait paraître ; ou peut-être tout simplement voulait-il réitérer un message qui lui tenait à cœur. Les trois derniers paragraphes, qui ne paraissent pas dans *l'Encyclopédie*, expriment son idée centrale avec force, sans ambages. Voltaire les a-t-il ajoutés pour cette publication ? ou bien avons-nous ici la version primitive de l'article, que Voltaire aurait par la suite adouci pour faire plaisir aux censeurs, ce qui pourrait aussi expliquer l'inclusion de l'article ici ? En tout cas, l'extrait qu'il choisit souligne bien ce qu'il estime être essentiel dans son article : il revient toujours à l'utilité des exemples modernes.

49 Cet article paraît avec d'autres articles de *l'Encyclopédie*, en allant d'« Éléance » à « Historiographe » (*Nouveaux mélanges*, [Genève, Cramer], 1765, t. II, p. 265-384). Ils sont présentés de la façon suivante : « L'on sent que ces articles qui vont suivre, ne sont pas trop à leur place ici, quoique très intéressants et très bien faits : l'Éditeur n'aurait pas pensé à les insérer dans ces Nouveaux Mélanges, s'ils n'avaient déjà été recueillis et publiés dans un volume imprimé à Paris en 1761, intitulé mal à propos, tome XIX des Œuvres de M. de V... » (p. 265). Dans la table des matières de ce volume, cette section porte le titre « Articles de littérature très intéressants » (p. 387).

50 M, t. 19, p. 356-358.

51 *Nouveaux mélanges*, op. cit., t. III, p. 187.

52 *Ibid.*, t. III, p. 189.

Et enfin nous trouvons, toujours dans le troisième tome des *Nouveaux mélanges*, un essai « Des mauvaises actions consacrées ou excusées »⁵³, autre réflexion sur un problème historique.

Tous ces textes, l'article dans l'*Encyclopédie*, *La Philosophie de l'histoire*, les trois opuscules des *Nouveaux mélanges*, se renforcent mutuellement et font valoir un seul et même message. Voltaire n'insiste plus tellement, comme il l'avait fait vingt ans auparavant, sur la nécessité d'écrire l'histoire moderne, mais revendique en revanche l'utilité morale de l'étude des crimes du passé. Certes, Voltaire ne partage pas pleinement le point de vue de Bolingbroke ; mais si Voltaire semble s'intéresser de plus près à l'histoire ancienne, notamment dans *La Philosophie de l'histoire*, c'est purement pour montrer son inutilité, et par conséquent, l'importance de l'histoire moderne, qu'il tient pour acquise.

86

Les idées de Voltaire sur le rôle de l'histoire ne changent pas sensiblement à partir de ce moment, et il est révélateur à cet égard que le long article « De l'histoire » qui paraît en 1771 dans les *Questions sur l'Encyclopédie* soit un exercice de copier-coller, où l'article de l'*Encyclopédie* sera allongé par des extraits de *La Philosophie de l'histoire*. Le sujet reste central pour Voltaire, mais si sa pensée historique n'évolue plus, ce qui va changer par contre est la façon dont il insiste sur l'absurdité de l'histoire ancienne, caractérisée par son absence de raison critique (et dans cette perspective satirique, la critique de la Bible fait partie intégrante de sa critique de l'histoire ancienne) ; comme l'écrit Marc Crépon, « son épistémologie du discours historique est indissociable de cette critique des fables⁵⁴ ». Voltaire continue à souligner l'importance d'être « utile » – le mot revient tout le temps sous sa plume – et il tonne contre l'absurdité des « fables » de l'histoire ancienne avec une vigueur toujours fraîche. Prenons comme exemple *Le Pyrrhonisme de l'histoire* (1768), un texte construit en partie en patchwork, et qui à son tour fournira des textes aux articles des *Questions sur l'Encyclopédie*. Cette œuvre est conçue comme une sorte de défense des procédés de l'*Essai sur les mœurs*, où les termes *contes* et *fables* reviennent constamment, au point que Simon Davies a pu caractériser l'œuvre comme une « anthologie de contes⁵⁵ ». Ce qu'il est intéressant d'étudier à partir des années 1760 est la façon dont la réflexion historique façonne la polémique voltairienne : on pense, par exemple, aux rapports étroits entre l'article « Histoire » de l'*Encyclopédie* et *La Défense de mon oncle* ; ou encore au *Fragment sur l'histoire générale*, un ensemble de

53 M, t. 19, p. 368-370.

54 Marc Crépon, « La double philosophie de l'histoire de Voltaire », art. cit., p. 77.

55 Voir Simon Davies, « *Le Pyrrhonisme de l'histoire*, Voltaire's anthology of *contes* », dans N. Cronk (dir.), *Voltaire and the 1760s: Essays for John Renwick*, SVEC 2008:10, p. 207-215.

seize articles publiés en 1773, qui continuent à défendre les positions adoptées précédemment dans l'*Essai*.

L'HISTOIRE MODERNE REMPLACE LA FABLE ANCIENNE

Les grands interprètes des Lumières, à commencer par Ernst Cassirer, ont tous cherché à décrire l'importance de la réflexion historique dans l'élaboration de la pensée de l'époque⁵⁶, et les travaux novateurs de Voltaire dans ce domaine ont été vite reconnus par ses contemporains. Voici Jean-François Ducis, qui remplaça Voltaire à l'Académie, dans son discours de réception, prononcé en mars 1779 :

L'histoire moderne avant [Voltaire] [...] portait encore l'empreinte de ces temps barbares où les oppresseurs et les tyrans des nations seuls étaient comptés parmi l'espèce humaine; où le peuple et tout ce qui n'était qu'homme n'était rien. [...] M. de Voltaire écrivit le premier l'histoire philosophique et morale: aussi cet homme extraordinaire, qui a renouvelé parmi nous presque tous les champs de la littérature, a fait par son exemple une révolution dans l'histoire⁵⁷.

En prenant parti pour l'histoire moderne, Voltaire s'inscrit pleinement dans la lignée des débats issus de la Querelle des Anciens et des Modernes, et il n'est guère besoin d'insister sur le fait que Voltaire s'intéresse tout d'abord à l'histoire moderne et contemporaine, dans *Le Siècle de Louis XIV* et dans *l'Histoire de Charles XII* bien évidemment, mais aussi dans *La Henriade* et même dans les *Lettres philosophiques*, qu'on peut lire aussi comme une histoire « réformiste » de l'Angleterre. Certes, avec *l'Essai sur les mœurs*, Voltaire se penche sur l'histoire ancienne et médiévale – mais avec le but très précis de faire ressortir la supériorité des Modernes.

L'intérêt des textes de Voltaire portant sur la théorie de l'histoire est double. Ils expliquent d'abord, comme nous l'avons vu, sa défense et sa pratique pionnières de l'étude de l'histoire moderne; et ils démontrent ensuite la cohérence profonde entre ses écrits historiques et ses autres écrits polémiques. La campagne contre les fables des Anciens commence comme un principe historique avant de devenir une constante de la critique biblique et des pamphlets de propagande. Lorsque Voltaire cultive lui-même la fable philosophique, c'est toujours pour se moquer des fictions issues des sociétés « primitives », comme lorsque, dans *Aventure*

56 Pierre Force fait remarquer avec justesse que c'est une particularité de l'œuvre de Jonathan Israel de ne pas du tout prendre en compte cette dimension dans ses études sur les Lumières (« Voltaire and the necessity of modern history », art. cit., p. 460).

57 *Discours prononcés dans l'Académie française, le jeudi 4 mars 1779, à la réception de M. Ducis, secrétaire ordinaire de Monsieur*, Paris, Demonville, 1779, p. 25.

indienne, Silène et Bacchus traversent la mer Rouge « à pied sec », et le narrateur d'ajouter : « [...] comme on le raconte fidèlement dans les *Orphiques* »⁵⁸. Les récits historiques des Anciens sont placés sur un pied d'égalité avec les récits bibliques, les uns aussi fantaisistes que les autres. Le conte comme genre devient ainsi nécessaire pour Voltaire précisément parce qu'il favorise l'accès au monde de la fable, qui est l'antithèse de l'histoire véritable. J'ai commencé par évoquer les voyages fantastiques des contes, qu'on continue à appeler à tort les « contes philosophiques » : et je conclus en constatant que les voyages dans l'espace (dans les contes), et les voyages dans le temps (dans les histoires), sont en fin de compte étroitement liés.

88

Pour les Anciens dans la Querelle, le dépaysement causé par le voyage est une chose saine et nécessaire. L'un des grands enjeux de la Querelle est la question de l'éducation, et l'on sait que l'Université protesta contre les positions de Perrault⁵⁹. L'abbé Rollin était non seulement l'auteur de l'*Histoire ancienne* mais aussi le recteur de l'Université de Paris, et comme il l'explique dans le « Discours préliminaire » de son *Traité des études*, la fréquentation des Anciens est un moyen sûr d'empêcher « la ruine du bon goût⁶⁰ ». Pour Rollin, les exemples et les maximes de l'histoire sont nécessaires aux étudiants, car en les « transportant dans d'autres pays et d'autres temps » – et notons en passant que Rollin classe ensemble les voyages dans l'espace et ceux dans le temps –, les leçons de l'histoire ont la vertu de « les préserver de la contagion du siècle présent ». Et le commentaire de François Hartog, qui cite ce passage : « Il y a à l'idée d'un usage prophylactique du “dépaysement”⁶¹ ».

Voltaire, en revanche, est un Moderne qui craint la « contagion » des siècles passés. Les voyages de Voltaire dans le temps sont des fictions et non pas des voyages véritables – exactement comme le sont ses voyages dans l'espace... Dans les deux cas, nous avons affaire à des voyages statiques, car le voyageur Voltaire quitte rarement sa bibliothèque. Il nous invite à un voyage, dans l'espace ou dans le temps, non pas pour goûter les plaisirs de l'inattendu dans d'autres lieux et d'autres temps, mais pour mieux apprécier notre monde contemporain. L'ailleurs sert toujours à relativiser l'ici-présent. Les voyages historiques, dans une perspective résolument « moderne », servent ainsi à mettre en relief la

58 Voltaire, *Romans et contes*, éd. F. Deloffre et J. Van den Heuvel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 282.

59 Chantal Grell, *Le Dix-huitième Siècle et l'Antiquité en France, 1680-1789*, SVEC, n° 330-331 (1995), p. 3-106.

60 Cf. « Le bon goût, qui est fondé sur des principes immuables, est le même pour tous les temps, et c'est le principal fruit qu'on doit faire tirer aux jeunes gens de la lecture des Anciens, qu'on a toujours regardés avec raison comme les maîtres, les dépositaires, les gardiens de la saine éloquence et du bon goût » (Rollin, *Traité des études*, cité par François Hartog, *Anciens, Modernes, Sauvages*, Paris, Galaade, 2005, p. 33-34).

61 François Hartog, *ibid.*, p. 34.

nécessité de l'histoire moderne. Et je laisse le dernier mot, comme il se doit, au neveu de feu l'abbé Bazin :

Voilà comment les voyageurs prennent probablement tous les jours un abus de la loi pour la loi même, une grossière erreur du bas peuple pour un usage de la cour. J'ai entendu souvent mon oncle parler sur ce grand sujet avec une extrême édification. Il disait que sur mille quintaux pesant de relations et d'anciennes histoires on ne trierait pas dix onces de vérités⁶².

62 *La Défense de mon oncle*, OCV, t. 64, p. 200.

